

À vie

Pierre Ouellet

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (2016). À vie. *Les écrits*, (147), 95–108.

PIERRE OUELLET

À vie

Tant qu'un geste est dans l'avenir et, pour ainsi dire, devant nous, nous pouvons le faire ou ne pas le faire, mais il suffit que par l'injuste magie du temps il passe derrière nous et que nous l'ayons accompli pour qu'il soit désormais hors de toute atteinte. À présent, la plus grande puissance sur terre est comme rien devant cette chose à tout jamais immuable. Si j'étais croyant, il me semble que je chercherais dans mon cœur une prière contre le temps.

JULIEN GREEN

On ne termine pas sa vie: c'est elle qui nous finit. Nous arrête en chemin, nous met les freins, les fers, les chaînes: Qu'il ne se passe plus rien! Que tout s'achève!... Comme si rien n'avait été. Il faut tout imaginer, désormais, à défaut de le vivre. En passer par les rêves les plus invraisemblables, comme j'ai toujours fait de mon passé, que j'ai la ferme conviction d'avoir halluciné... Je n'ai pas connu de Faye Rose, pas connu de Jean Lhomme, mais on dirait qu'eux m'ont bien connu: ils racontent mon histoire comme si j'étais l'homme derrière la leur, sans qu'elle n'aurait jamais eu lieu.

Je veux bien le croire, mais le croire seulement, comme on croit en Dieu et en toutes sortes d'histoires, plus folles les unes que les autres, mais ne mettrais pas ma main au feu pour l'attester, ma main sur la Bible ou n'importe quel livre, y compris les miens, pour jurer devant Dieu que c'est bien là la vérité: la vérité est *ailleurs*, toujours, comme la vraie vie... dans un

autre genre d'histoire, qui ne se conte pas, se chante seulement, se pleure, se crie.

L'histoire que j'ai vécue et vit encore est une espèce de ritournelle, de leitmotiv, qu'on ne conte qu'avec ses pieds frappant le sol ou en claquant des doigts, des dents, des os, rythmant la folle cadence d'une comptine qui s'enraye à chaque refrain : un cœur qui bat, une porte qui cogne, une goutte qui tombe toutes les secondes dans le lavabo où elle s'évapore, laissant sur l'émail une tache indélébile dans laquelle on lit *ce qui a été* comme dans les lignes de la main, la lie du vin, le marc de café.

On ne raconte pas sa vie : on la prolonge dans un récit, une prière, une confession, une homélie, qui la relance au-delà d'elle-même, par-delà ce qu'elle fut, où on la prend pour une autre, qu'on fait sienne au milieu de ses rêves, même si le réel auquel seul on croit pour vrai dénie sans équivoque qu'elle nous appartienne de droit... On est pourtant la matière première de cette « biographie » où l'on se projette, avec la vive sensation qu'on se rejette en fait, cette écriture plus vivante que soi, cette vie du souffle et de l'esprit qui nous ranime en chaque phrase, dans laquelle le pouls reprend son rythme. Je meurs chaque jour davantage et l'écrire, cette mort au compte-gouttes que mon histoire distille à une cadence qui s'accélère, me remet au monde quelques instants, le temps que dure la fulgurance dans laquelle l'éclosion des mots me plonge en illuminant ce qui dans cette mortalité vécue au quotidien perdure de l'éternité d'où l'on vient... vers quoi l'on va dans la parole, quand on ne se meut pour vrai que vers sa fin.

On se meut : on se meurt... Mais on s'émeut aussi, dans le chant, le cri, le bruit et la rumeur des langues, où l'on respire comme pour la première fois en chaque vocable, cette vocation à être, cet appel à vivre dans le redoublement du souffle par le souffle, le dépassement de l'air par l'air qui donne au cœur et aux poumons le sentiment de l'infini, de l'expansion du monde au-delà de ses frontières, de l'extension de soi au-delà de sa

personne : on est des dieux et des déesses, comme Faye Rose et Jean Lhomme l'auront été, moi avec eux, grâce à eux, à travers eux, qui furent ma façon d'inspirer dans les mots ce qui les emplît d'une vie qu'ils ne peuvent contenir, qui se répand dans l'univers en expansion où je survis à chaque moment où mon histoire se rétrécit, se raccourcit, s'achève petit à petit...

Écrire leur vie comme s'ils vivaient celle qui me manque, perdue dans ma mémoire, égarée dans mes pensées, disparue de mon avenir, me donne la procuration de vivre encore, quand tout m'en retire le droit : l'âge, la lassitude, l'inespoir sans fond. Je m'accroche à leur vie, à leur histoire, ces fantômes de peu de poids qui s'envolent en fumée à chaque épisode que je leur consacre comme un nouveau sursis, où je les gracie une nouvelle fois, afin d'échapper à la gravité sous l'effet de laquelle ma propre vie ne cesse de chuter, de se précipiter... jusqu'à se déposer en tas de cendre au fond de moi, où je ne peux plus respirer, enfoui sous trop de cadavres qui s'y consomment, que j'aurai brûlés comme on fait de sa propre vie, incinérés comme on fait de ses morts, ses père et mère, ses enfants mêmes et l'interminable lignée de ses ancêtres.

Je n'ai peut-être pas eu d'histoire, sinon celle qu'ils me prêtent, ces spectres plus vivants que moi auxquels je donne les noms de Lhomme ou de Faye pour qu'ils me rendent secrètement mon propre nom jusque dans l'anonymat où je reste en racontant qui ils sont ou ne sont pas : *Personne, Quiconque...* *Qui va là*, unique patronyme de *qui écrit*, ouvrant l'étroite fenêtre des mots sur l'immensité de l'inconnu auquel seuls les *vasistas* dissimulés de la parole peuvent nous donner accès...

Je les regarde par le trou de serrure que les mots percent dans le plus épais des murs et je m'y vois dans une sorte de miroir déformant que certains nomment mémoire, que j'appelle *moire*, diaprure, chatoiement, moirage... sinon *grimoire*, griffonnage, barbouillage, cryptogramme, dans lesquels j'aperçois ce que les Grecs désignent du nom de *Moira*, Destin, Sort, Fortune,





Providence... qu'ils attribuent aux aléas, au jeu des astres et des oracles, ou bien à la fatalité, à quelque grand dessein ou secrète finalité, machination, plan, complot, à quoi chacun se sait prédestiné.

Nos livres n'ont qu'une matière : la vie. La sienne et celle des autres. Celle de l'esprit, de la langue, de l'histoire. Celle des arbres, des bêtes, des dieux. Une seule et même vie qui traverse tout le champ du réel, tout le champ du possible : la mémoire, le fantasme, le rêve. Je n'ai pas écrit la biographie de Lhomme ni de Faye, et encore moins la mienne, mais celle de la vie elle-même qui nous traverse de part en part, nous transvase l'un dans l'autre, se transfuse de personne à personne sans qu'on sache ce que veut dire ce mot : *Personne*... Pseudonyme absolu de tout héros ou héroïne depuis Ulysse, Œdipe, Vénus ou Aphrodite, qui n'ont de nom qu'emprunté à la langue où ils prennent vie dans nos pensées, dans nos visions, dans nos murmures et dans nos cris, eux qui sont le bruit et la fureur qui nous habitent depuis les commencements.

C'est aujourd'hui que je vis mon vrai passé, celui que j'aurai vécu secrètement, du fond de mes désirs les plus enfouis, de mes peurs les mieux refoulées, parmi les chimères, les mirages, les songes les plus creux en même temps que les plus profonds, qui remontent à la surface au fur et à mesure que ma vie se remplit, se comble d'âge en âge des eaux usées que chaque expérience vécue au fil des années y aura déversées jusqu'à ce qu'elles débordent et m'inondent de la tête aux pieds, me noient dans les hauts fonds, les flux limoneux qui font le lit du fleuve souterrain où ma vie s'est écoulée sans que je n'en sache et n'en voie rien, seulement l'écume ou l'embrun affleurant des vagues et des marées sur lesquelles j'ai eu l'impression de surfer, en un aquaplanage permanent à quoi on se laisse aller sans avoir pied, n'existant qu'à la surface, en apparence, dans l'illusion qu'on flotte alors qu'on cale puis s'enfoncé inexorablement...



Aujourd'hui je vis au bord d'une rivière trompeuse, capricieuse, tantôt calme tantôt furieuse, qui a d'abord été prise pour un fleuve, qu'on a appelé *le Richelieu*, comme on a pris le lac d'où elle vient pour une mer, la *Mer de Champlain*... Et je ne sais plus très bien ce qu'est la terre ferme, tellement j'ai l'impression que les berges où je me trouve bougent sans arrêt avec les courants et les contre-courants qui les emportent dans un autre temps... qui n'est plus de ce monde, en tout cas pas du mien, et que l'espèce d'éternité où Lhomme et Faye continuent de vivre sans moi, dans une fiction, une fable ou une légende que je sens plus vraies que ma vie, dessinent à grands traits en une profonde rature, une large biffure sur le réel le plus sûr, le plus tangible, le plus concret, sur lequel elle jette un doute irréfutable, comme s'il était une impardonnable erreur, une faute irréparable, une coquille qu'on ne peut corriger qu'en effaçant tout derrière soi pour que la vérité puisse apparaître dans toute son évidence, celle du rêve dans lequel elle puise son véritable sens, qui tient du désir où on la cherche sans arrêt bien plus que du savoir où on croit la tenir à jamais, la détenir, la contenir comme si l'on pouvait retenir entre ses doigts l'eau vive, empoigner dans sa conscience les turbulences de son histoire, les flottements de son existence, l'écoulement de ses jours et leur débordement dans la grande nuit blanche où ils finissent par se jeter.

Ils me laissent sur la rive, Jean Lhomme, Faye Rose, en qui j'aurai mis tout ce qui nous emporte au cours d'une vie, dans des dérives qui n'ont pas de sens, dans les mille et un détours que les eaux les plus troubles peuvent prendre pour arriver à leur fin : l'insaisissable tourbillon des mers où tout finit par se noyer... flottant tels des corps morts sur les flots les plus turbulents qu'on puisse imaginer, qui ne se comparent

qu'aux feux de l'Enfer dans lesquels on croyait jadis que nos âmes seraient tourmentées pour l'Éternité.

La rivière passe devant moi comme le film d'une vie que j'y projette pour que l'écran mouvant sur lequel il flamboie bien plus qu'il ne renvoie la moindre image l'emporte loin d'ici, là où Lhomme et Faye s'en sont allés, me laissant seul avec les quelques reflets dont ma mémoire essaie en vain de faire une histoire qui se tienne, que je puisse prendre pour la mienne, pour une certaine réalité, quelque terre ferme où asseoir ce que j'aurai été. Chaque matin je prends le canot et fends les flots de ce cours d'eau qui est aussi le cours de ma vie, sa course et ses ralentissements, sa stagnation, sur lesquels je reviens sans cesse pour comprendre quelle en est la source lointaine ou l'embouchure prochaine, quels sont les grands bassins versants d'où elle m'est venue comme une secrète inspiration et où elle va en une dernière expiration, entre lesquelles je m'arrête de souffler, ramant, barrant, avironnant comme s'il en allait de mes deux bras moulinant l'air, l'eau, le temps pour que les choses perdurent quelques instants.

Le fil des évènements, le fil de l'eau, le fil de la parole... tout cela est lié comme mon bras aux flots, ma tête aux mots, mon cœur aux courants de fond que la vie cache dans ses vagues les plus imprévisibles, quand l'embarcation où l'on s'est installé pour remonter le temps ou descendre le cours de ses derniers jours prend soudain l'eau et semble se renverser. Je fais monter des spectres dans mon canot pour qu'ils m'accompagnent en un chœur sans voix dans mes allées et venues sur cette scène mobile où la tragédie se joue à chaque coup de rame telle une mélodie d'enfance dont j'oublie l'air si mon ombre ne le fredonne en une comptine ou une rengaine qui me réveille bien plus qu'elle ne m'endort, me tient sur le quivive quand tout en elle nous hypnotise, nous plonge dans un sommeil paradoxal dans lequel le rêve prend plus de poids que la réalité.

J'écris sur l'eau, oui, dans un kiosque qui s'avance sur la rivière comme la proue d'un bateau, d'où j'ai vue sur les vagues dans lesquelles mes mots tombent, aussitôt emportés, bien plus que sur la page où ils ne se figent qu'en apparence, leur essence étant de disparaître au fur et à mesure que je les fais apparaître comme par magie, cette science exacte des apparences les plus trompeuses, telles celles dans lesquelles la vie se fait passer pour un enchaînement de faits vécus quand elle est un déchaînement de fictions à vivre et à revivre à chaque instant. C'est le mouvement de la vie tout en frictions, frissons, fissions que j'essaie de faire sentir bien plus que les faits soi-disant vécus devant lesquels on reste en faction, figé dans une mémoire factice, où tout s'arrête comme si la vie elle-même y prenait fin.

J'écris ce qui a été pour qu'advienne ce qui peut être, dans un avenir que seul mon passé me donne, m'annonce ou me promet, lui qui recèle plus de force, d'énergie, de potentiel que le présent anémique dans lequel je suis engoncé, dont la vie non encore vécue que ma mémoire suscite bien plus qu'elle ne ressuscite quoi que ce soit de disparu, de révolu, me libère ou m'émancipe en me montrant ce qui en lui ne s'est pas encore réalisé, ce qu'en lui je n'ai toujours pas réalisé : cette puissance du passé dont on ne prend conscience que dans les rêves les plus invraisemblables où il s'accomplit, comme Faye Rose ne se réalise qu'en fée et Jean Lhomme ne s'accomplit qu'en cette espèce de sorcier à qui je donne tous les pouvoirs de raconter ma vie comme il le souhaite, mais aussi de la façonner de fond en comble selon ses propres fins, même depuis ses débuts.

On ne naît pas soi : on le devient. Soi, c'est Lhomme, soi, c'est Faye, sans quoi on ne serait jamais qui on est ou a été. Il faut que je passe par eux, en eux — à travers ce miroir où j'entrevois le pays des merveilles dans lequel le réel se « réalise » pour vrai, non pas à demi comme c'est le cas de ce côté-ci du tain où rien ne brille, n'illumine, ne resplendit — afin de me faire une idée, aussi vague soit-elle, du mouvement par lequel la vie

s'imprime en moi... me poussant au-delà, me poussant à bout, repoussant avec violence ce qui me définit... pour que je tombe dans les bras de bien plus grand, de plus puissant, l'amour sans borne, la colère sans fin, l'énorme révolution que c'est de ne plus s'arrêter à qui l'on est, pris dans le tourbillon d'autrui où l'on est entraîné vers les dernières extrémités... les plus belles qu'on puisse imaginer.

L'homme est mon extrême, Faye Rose ma fin, mon commencement: leur sang bouillonne dans mes artères, leur pouls bat sous le mien plus fort que mon cœur, qui s'arrête souvent pour écouter le leur, transcrire en chaque phrase qu'ils me poussent à inventer les battements de sens et de non-sens dans lesquels ils vivent leur existence, selon des rythmes incontrôlables, où tout se dégingue, se disloque, se désagrège, bien plus que suivant une cause ou poursuivant un but, selon quelque modèle de vie dont ils se sont débarrassés, n'ayant de plan que pour se perdre, de destin que pour l'effacer. Ce grand désordre de vie à bout, sous haute tension, sous la pression de ce qui la nie, m'aura sauvé de mon histoire, dans laquelle le réel m'a enfermé, chaque épisode dans sa petite case bien circonscrite, moi dedans comme assiégé, assailli, claustré, n'arrivant à m'évader qu'en inventant les personnages dans lesquels je me coule comme dans un tunnel qui me mène au-delà des murs et des enceintes... jusqu'à l'air libre où tout est mélangé, le ciel avec la terre dans la Grande Clairière, l'âme avec la chair dans le corps de Faye, l'esprit avec les sens dans la pensée de L'homme, mon propre destin avec celui des bêtes, des dieux, des plantes, des pierres dans ce qu'on appelle la providence, que je nomme *provende*, sachant qu'elle est l'aliment ou le viatique, l'en-cas ou la réserve d'énergie dont se nourrit toute existence, à quoi en fait elle communie...

L'homme n'a jamais quitté le monde où j'ai vécu, Faye Rose n'a pas cessé de le hanter : j'aurai vieilli à leur côté, comme si nous avions été l'ange gardien les uns des autres, le veilleur ou la veilleuse, le garde-du-corps, le garde-du-cœur, le protecteur, l'intercesseur, l'interlocuteur providentiel... le totem en chair et en os, le talisman vivant, l'amulette humaine, le fétiche animé, le scapulaire, le porte-bonheur, le porte-joie, le porte-paix, le porte-félicité... J'ouvre les yeux et ils sont là. Les referme : ils sont plus là que jamais... Leur existence n'est pas une affaire de présence, mais une question, restée en suspens, de toute-puissance, d'omnipotence, de prépondérance de l'esprit sur tout *ce qui est*... pour qu'il soit *plus* : être ne nous suffit pas, il nous faut les virtualités sans fond et les pouvoirs secrets que l'existence nous cache pour satisfaire notre désir de réel, notre soif de vérité, notre besoin de consolation... Le corps de Faye comme la conscience de L'homme me révèlent ces puissances-là, leur efficence, leur ascendance, ce qu'on appelle dans la hiérarchie des anges les Trônes et les Dominations, les Seigneuries, les Gloires et les Principautés.

Jean L'homme fut mon principe, Faye Rose mon corps de gloire, le trône et le siège des seigneuries du cœur où la passion domine, sans concession, sans partage, comme si l'ultime hiérarchie des anges au sein de laquelle nous vivions au quotidien détrônait Dieu de la place qu'il s'est octroyé au plus haut sommet : nous avons inventé la démocratie des entités célestes revenues sur terre, après que les anciennes religions les en eurent chassées, et ne cessions d'édifier le communisme des âmes et des esprits, Jean disait des airs et des souffles, dont la Cité non tant de Dieu ni de l'Homme que de l'Ange animal que nous avons élu comme l'effigie ou le blason de la Magnificence — de cette Majesté qui se dépose en chaque chose et se répand dans chaque événement en une fine rosée ou une impondérable suée qui les recouvre de vérité —, dont la Cité des nimbes, des lustres, du halo, de l'auréole, précisait

L'homme, serait l'exacte incarnation, l'hypostase et le suppôt, la substance, le sédiment, la couche la plus manifeste qui nous faisait dire que le royaume n'est pas ailleurs mais *ici*, dans cette clairière, cette banlieue, cette île qu'on dit d'Orléans, cette côte qu'on dit de Beaupré, ce cap qu'on appelle Diamant, ces plaines qu'on croit d'Abraham, cette place qu'on nomme d'Armes, cette autre qu'on appelle Sainte-Victoire, tous noms dans lesquels on se reconnaissait comme les habitants d'une Agora sans bornes, faite d'images et de paroles, d'airs et de chants, de rythmes et de rites, qui fut notre seule et unique Place publique, notre maquis, notre brousse, notre jungle, le lieu de tous les combats, de toutes les résistances, des frondes et des jacqueries, de la plus haute clandestinité mais ouverte à tout vent, sans cesse à découvert, dans une révélation permanente du secret partagé, de la justice distribuée, de la gloire répandue...

On n'habiterait nulle part ailleurs que *là* : dans le vent de nos vies, l'air de l'être, non-être compris, où l'on ne sentait pas de sens véritable mais un souffle en vrai, puissant, enlevant, inspirant, auquel on devait tout, auquel on se consacrait... On ne dirait et ne ferait rien qui pût le contrarier, le contrecarrer, l'empêcher de tourner en rond dans nos têtes, nos cœurs et nos poumons... jusqu'à les soulever au-dessus du monde, là où il y a plus d'air, plus de ciel où l'esprit peut respirer, lui qui n'aspire qu'à un seul et unique bien : cette liberté que l'âme acquiert en se détachant de toutes les contingences... sauf du souffle puissant d'où lui vient son détachement, son dépouillement, son insouciance. L'extrême affranchissement que nous cherchions, L'homme, Faye, moi-même, tant d'autres, dans la délivrance comme dans l'irrévérence, la rédemption et l'inconvenance, dans le salut et le rachat comme dans l'arrogance et l'impertinence... L'insurrection sacrée, disait L'homme, où nous reconstituerions sur terre les conditions d'existence des entités célestes les plus sensibles et les moins tangibles, dans lesquelles on voyait le flair

des fauves, l'adresse des singes, l'agilité de l'aigle et du corbeau, la ruse du coyote, du carcajou, du renardeau, l'acuité du lynx et de la chouette, la sauvagerie du loup, la puissance de l'ours, le bond de la truite et le saut du crapaud... Ce que nous résumions en parlant de la gloire des anges, de fleurons et de lauriers, de rameaux d'olivier, de branches de buis et autres bâtons de coudrier grâce à quoi les choses les plus basses et les faits les plus insignifiants prennent un incomparable éclat, dont on s'éclairait, enluminaient la vie que l'on menait, nous guidant sur ces milliers d'étoiles que le réel comporte dès lors qu'on le regarde comme un autre ciel et non comme un vulgaire tas de boue, un amas de poussière, une couche de cendre.



